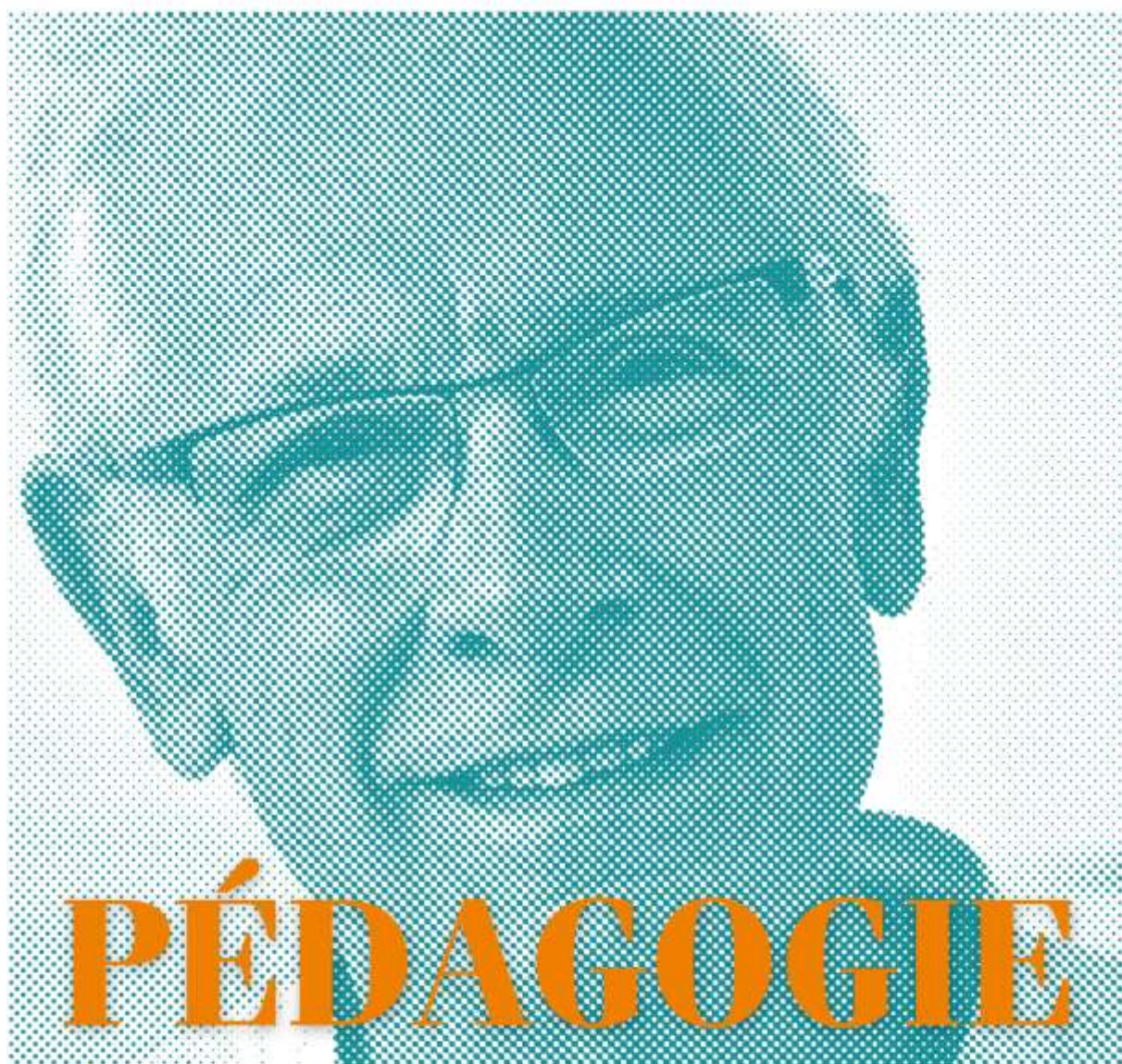


Philippe Meirieu



PÉDAGOGIE

**Des lieux communs
aux concepts clés**

le **café pédagogique**
Toute l'actualité pédagogique sur internet


esf
EDITEUR

INTRODUCTION

« La pédagogie est un sport de combat »¹

Malgré quelques accalmies médiatiques où leurs adversaires semblent un peu s'essouffler, les pédagogues ont toujours le sentiment d'être « au front ». Et ils le sont, en effet, en permanence.

Ils le sont, d'abord, parce qu'ils doivent rappeler sans cesse – et d'abord à eux-mêmes – que nul n'est jamais assigné à l'échec ni condamné à l'exclusion, que chacun peut apprendre et grandir, que la transmission de la culture ne peut avoir pour objectif de sélectionner les élites mais doit permettre à tous d'accéder au plaisir de penser et au pouvoir d'agir. Contre toutes les formes de fatalismes et de renoncements, contre l'obsession classificatoire de nos sociétés, contre l'enfermement systématique des sujets dans des « grilles » par des institutions qui se contentent de « gérer des flux », ils sont porteurs d'une « insurrection fondatrice » qui les place toujours, plus ou moins, en position de combat et les fait apparaître comme des « empêcheurs d'enseigner en rond ».

Mais les pédagogues sont aussi « au front » parce qu'ils prônent simultanément – et c'est ce qui agace chez eux – le « respect » de l'élève. S'ils postulent son éducabilité, ils rappellent aussi sans cesse que l'éducation n'est pas une fabrication et que nul ne peut apprendre et grandir à la place de quiconque. S'ils conviennent volontiers qu'il existe une antériorité de la culture et des savoirs sur les sujets qui viennent au monde, ils n'en affirment pas moins que chaque sujet doit s'approprier cette culture et ces savoirs dans une démarche singulière qui requiert son engagement personnel. Ontologiquement, le savoir précède l'apprendre ; pédagogiquement le sujet précède le savoir. Et c'est cette double antécédence qui fait toute la difficulté de l'entreprise. C'est elle qui fait apparaître les pédagogues comme des « empêcheurs de simplifier en rond ».

Car, dès lors que l'on considère qu'on n'a jamais fini de proposer des ressources et des méthodes pour rendre les savoirs désirables et accessibles et que, simultanément, l'on accepte son impouvoir sur un sujet qui peut, seul, décider

¹ Ce titre est, bien évidemment, un plagiat du titre du film de Pierre Carles sorti en 2001, *La sociologie est un sport de combat*. Même si je ne partage pas toujours le point de vue de Pierre Carles, son travail pour montrer ici « la pensée de Pierre Bourdieu en action » est tout à fait remarquable et nous invite à « désontologiser » les travaux intellectuels et les recherches universitaires : aucune théorie ne se développe dans l'éther de la pensée pure, à l'abri des vicissitudes du temps et des tensions qui agitent le monde. Et la réflexion éducative, plus que toute autre encore, ne peut se draper dans sa « scientificité » ou se réfugier dans « la philosophie » en refusant de considérer le rôle qu'elle joue, de fait, dans le débat politique et social.

d'apprendre et de grandir, alors il faut batailler au quotidien contre toutes les tentations de la pensée magique. Il faut refuser la dévotion face à des programmes dont il suffirait de décréter l'importance pour garantir l'acquisition. Il faut renoncer à la croyance au pouvoir irrésistible de l'injonction à apprendre, même répétée en boucle par tous les acteurs de l'école et relayée en écho par les familles et les médias. Il faut abandonner aussi bien la nostalgie d'un passé idéalisé où « les élèves étaient encore motivés et travailleurs » que l'utopie d'une société idéale où les technologies numériques permettraient enfin à tous les enfants d'être miraculeusement de plain pied avec les savoirs et de les échanger spontanément dans une grande fraternité planétaire... La pédagogie sait qu'apprendre ne va pas de soi, qu'enseigner requiert, en même temps, beaucoup d'ambition et de modestie. C'est pourquoi les pédagogues peuvent s'enorgueillir d'apparaître aussi parfois comme « empêcheurs de bâtifier en rond ».

Mais pour être crédibles dans leur entreprise, les pédagogues doivent évidemment donner l'exemple de la rigueur qu'ils prétendent incarner.

Car, dans les « sports de combat », il n'y a pas de victoire possible sur l'adversaire sans une victoire d'abord sur soi-même. Aucune chance de maîtriser la situation si l'on ne se maîtrise d'abord soi-même. Il faut épurer le geste de toute velléité narcissique. Renoncer à se faire plaisir et à briller devant le public. Eviter, plus que tout, de faire le matamore en s'épuisant dans la surenchère des effets pendant que l'adversaire se concentre, ressaisit ses forces et identifie le point faible, là où le coup sera fatal... Dans les « sports de combat », la générosité ne suffit pas et, surtout, elle n'exonère en rien le combattant d'un travail précis et exigeant de préparation. Sans lui, sans l'effort pour comprendre, au plus près du plus juste, ce qui fait la différence entre un geste approximatif et un geste parfait, aucune chance de l'emporter. On peut, tout au plus, s'attirer la sympathie du public une fois à terre, attendrir les regards en faisant passer le perdant pour une victime et récupérer ainsi, *in extremis*, quelques satisfactions narcissiques.

Or, c'est peu dire que le pédagogue excelle dans cette gymnastique victimaire. Trop souvent emporté par ses convictions, il néglige parfois le ciselage du concept au profit du pathétique du discours. Légitimement révolté par la terrible constatation que « l'espèce est malfaisante avec ses enfants »², il se laisse aller à l'emballement militant sans toujours assurer ses arrières. C'est ainsi qu'il pratique volontiers la dénonciation systématique et le redressement moral. Le « respect de l'enfant » devient pour lui un étendard commode qui permet d'enrôler médecins, psychologues et sociologues, parents, enseignants et travailleurs sociaux, tous unis derrière quelques formules largement consensuelles : « l'enfant est un être humain à part entière », « il faut respecter les lois de son développement », « nous devons écouter sa parole, répondre à ses besoins et à ses intérêts », « il ne peut apprendre que s'il est actif et en collaborant avec les autres », etc. Toutes ces affirmations semblent constituer un corps de doctrine assez stabilisé pour permettre de distinguer et promouvoir les « bonnes pratiques » éducatives. Elles fonctionnent comme un signe de reconnaissance pour tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, militent pour « la cause des enfants ».

² Daniel Hameline, *Courants et contre-courants dans la pédagogie contemporaine*, Paris, ESF éditeur, 2000, p. 95.

Sans doute ne peut-on pas échapper totalement à cette vulgate. Elle est même probablement nécessaire pour alimenter le « foyer mythologique »³ où s'origine notre capacité d'affronter au quotidien la multitude des petits et grands échecs comme les persécutions tatillonnes des hiérarchies et institutions. Pour reprendre le collier tous les matins et affronter l'inévitable suffisance des spécialistes du « C'est pas possible... je vous l'avais bien dit ! », il faut un courage que les analyses philosophiques les plus fouillées et les travaux scientifiques les plus rigoureux sont bien incapables de nous communiquer. Aussi avons-nous besoin de paroles rituelles et de collectifs convaincus, de certitudes proclamées et de rappels vibrants de nos « valeurs fondatrices ». Car l'humain ne vit pas seulement de science. Et celui qui se coltine tous les matins des enfants excités, abîmés, ou simplement indifférents à ce qu'on est chargé de leur transmettre, ne peut se passer de quelques « lieux communs » pédagogiques pour faire face à l'océan d'indifférence technocratique de son institution.⁴

Bien prétentieux serait donc celui ou celle qui proclamerait alors : « Lieux communs pédagogiques, je ne boirai pas de votre eau... ». Mais bien naïf serait celui ou celle qui imaginerait que ces lieux communs vont lui permettre de gagner le combat contre la fatalité et l'injustice, pour la démocratisation de l'accès aux savoirs et l'émancipation des petits d'hommes. Car ce qui nous meut ne permet pas vraiment de combattre l'adversaire. Tout au contraire : à l'exposer sans précaution on prend le risque du ridicule et du discrédit. Les professions de foi, dans leurs approximations inévitables et leur enthousiasme naïf, suscitent toujours un mélange de tendresse et de pitié. Et elles n'arment guère la main du militant !

C'est ainsi que ce qu'on nomme habituellement « la pédagogie » peut apparaître comme un fatras idéologique où des mots-valises issus du mouvement de l'Éducation nouvelle, structuré au début du XX^{ème} siècle, permettent toutes les interprétations et ouvrent la porte à toutes les suspensions : « l'élève au centre », n'est-ce pas l'enfant-roi ? « L'enfant actif », n'est-ce pas la totémisation du bricolage au détriment des savoirs élaborés ? L'appel à la « motivation », n'est-ce pas le caprice institutionnalisé ? « L'individualisation », n'est-ce pas l'individualisme ? Et la « personnalisation », l'enfermement dans le donné ? Quant à la « pédagogie de projet » ne confond-elle pas l'école, qui est faite pour apprendre, avec l'atelier ou l'usine, qui sont faits pour produire ?

C'est pourquoi, sans nier, par ailleurs, la nécessité d'une certaine rhétorique pédagogique, le pédagogue doit s'astreindre régulièrement à mettre ses lieux communs à l'épreuve du concept. Sans céder à la perversion scientiste de certains universitaires – qui font de la mise en échec des discours et pratiques pédagogiques l'instrument de leur carrière et le gage de leur propre réussite -, il nous revient de

³ L'expression est de Cornélius Castoriadis qui montre, dans *L'institution imaginaire de la société* (Paris, Seuil, 1975), qu'aucune société ne peut « se rassembler » et « s'instituer » dans le registre purement « économique-fonctionnel » et qu'il y faut un « imaginaire social » (« La pseudo-rationalité moderne est une des formes historiques de l'imaginaire. », p. 219). De même que l'humanité n'est pas réductible à une vision naïve de ses « besoins matériels », l'engagement de tout humain prend sa source dans une vision qui dépasse l'ensemble des « raisons » mobilisées officiellement pour le justifier.

⁴ Daniel Hameline propose une théorie des « lieux communs pédagogiques » à laquelle je renvoie : dans le « lieu commun », explique-t-il, « l'argumentation s'échafaude entre le truisme et l'évidence » (*L'éducation, ses images et son propos*, Paris, ESF éditeur, 1986, p. 63) ; et « c'est le slogan lui-même qui, au prix du malentendu latent, permet l'unité d'action » (*idem.*, p. 64).

passer au crible d'une rigueur informée les « évidences partagées » du discours que nous utilisons par ailleurs. Sans complaisance, mais sans concession. Pour dissiper, autant que faire se peut, les malentendus. Mais sans illusion, non plus : on n'éradique jamais les malentendus définitivement. D'autres émergent là où l'on croyait avoir clarifié les choses, dans les replis mêmes de la tentative de clarification. D'autres, encore, résistent ou se déplacent. La tâche n'est ainsi jamais terminée. Heureusement ! Si nous n'avions plus de malentendus à éclaircir, nous n'aurions plus grand chose à nous dire.

« Ne tenez jamais ces pistes et ces lumières comme définitives, ne rétablissez pas les tabous, ne jalonnez pas de routine les voies nouvelles. Ce qui est scandaleux, ce n'est pas que les éducateurs critiquent et cherchent à améliorer les méthodes de Mme Montessori, de Ferrière, de Decroly, de Piaget, de Washburne, de Dottrens ou de Freinet. Le scandale éducatif, c'est qu'il se trouve à nouveau des « fidèles » qui prétendent dresser, à l'endroit même où ce sont arrêtés ces éducateurs, des chapelles gardiennes jalouses des nouvelles tables de la loi et des règles magistrales, et qu'on ne comprenne pas que la pensée de Ferrière, de Piaget, de Washburne, de Dottrens ou Freinet, est essentiellement mouvante, qu'elle n'est pas aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix ans et que, dans dix ans, de nouvelles générations auront germé. »⁵

⁵ Revue *L'Éducateur*, novembre 1945.

